



Le *Garnedollais* **André GIDE**

« Attendu que... »

TEL qu'il se présente, le dernier livre de M. André Gide contient peu d'inédit. A l'exception de deux interviews imaginaires et de quelques extraits d'un carnet de notes, les chroniques et les divers articles réunis dans ce volume ont tous paru dans « Le Figaro ». Une phrase, dans la Préface, éclaire le titre : « Ces pages, écrit M. Gide, se ressentent du temps de guerre et du poids de l'occupation qui, plus ou moins, inclinait alors les esprits ». (Charlot).

M. Gide occupait au « Figaro » une tribune puissante. Dans le silence forcé de la France, le moindre écho de liberté avait un retentissement immense. Honnêtement, fidèlement, M. Gide vient aujourd'hui rendre compte de la manière dont il a rempli son « mandat ».

Il ne faut pas s'y méprendre. Il serait aussi absurde de vouloir faire de lui l'écrivain de la résistance que de lui reprocher, comme le fit certaine secte collaborationniste, d'avoir « perverti » la France. Ceux qui connaissent, pour les avoir éprouvés et défilés les feux de la censure vichyssoise, ne chicaneront pas M. Gide d'avoir suffisamment témoigné de courage dans les quelques allusions volées qu'il a su glisser avec humour à l'intérieur de ses articles, dans ces coups d'œil complices au lecteur, qui inquiétaient si fort Marion. Mais ceux qui savent et aiment le guide qu'il a été — sans l'avoir voulu — pour les jeunes générations d'après l'autre guerre, seront sans doute plus exigeants, de cette exigence de l'amour qui n'est jamais comblée. Ce sont eux, et eux seuls, qui auront le droit d'adresser à l'auteur des « Faux Monnaieurs » l'amical reproche de n'avoir peut-être pas entièrement perçu le drame dans lequel se débattait la France, son enlisement progressif, surtout le besoin déchirant qu'elle avait, de « témoins », d'hommes qui oseraient parler en son nom, davantage encore d'hommes qui oseraient se taire.

Comment oublier qu'il y avait à Paris, à Clermont et à Lyon de jeunes intellectuels, des étudiants qui, les qu'elles paraissaient, disséquaient désespérément ces « interviews imaginaires » pour y découvrir sous le commentaire sournois d'un vers de Phèdre l'allusion vengeresse, la pointe de colère, le sursaut d'orgueil ? Trop rares, à leur gré, étaient les rides qui venaient troubler la surface de ces eaux calmes. Certes, ce calme était, à sa façon, un mode de protestation. Il était une manifestation de courage. Autour de l'écrivain dédaigneux les rapaces du régime, les loups aboyaient ; des Chardonne, des Maurice Martin du Gard essayaient, par de subtiles provocations, d'amener l'écrivain sur un terrain où, ap-

puyés par les balonnettes allemandes, ils auraient pu remporter sur lui un facile triomphe.

On l'a dit et répété. Gide a désiré laisser une œuvre d'avenir, une écriture durable. N'a-t-il pas, comme l'a noté Denis de Rougemont, refusé d'inclure l'actualité dans un ouvrage, parce que c'est elle qui risquait de vieillir en premier ? N'avait-il pas raison quand l'actualité était la propriété de l'ennemi ? Et avait-il hésité à faire un reproche à Goethe de son acceptation tacite de la loi du vainqueur ? « Jamais Goethe ne fut effleuré comme nous le sommes aujourd'hui, ou du moins comme nous le fûmes hier, par la crainte de voir le sol même où son esprit pénétrait et tenait ses assises chanceler et se dérober sous lui. » (p. 124). C'était encore en sollicitant un texte de Goethe, en traduisant fort librement des vers du « Second Faust », qu'il osait écrire dans « Le Figaro » :

Qui nous libérera ?
Nous extrayons le fer,
Ils en forgent nos chaînes.
O déviance,
Ne tarde pas !
En l'attendant
Demeurons souples...

Un dernier vers bien gênant.

Même à Lyon, où la censure, moins proche de Vichy, était moins farouche qu'à Clermont, le jeu était risqué.

Nous goûtons moins, est-il permis de l'avouer, tel développement sur le rétablissement de la dignité humaine qui « ne s'accomplit pas seulement, pas surtout dans le regimement mais bien dans une patiente prise en considération des lois, tant divines qu'humaines. Si le premier mot de la sagesse de Goethe est *Entwicklung* (développement), le second sera *Entsagung* (renoncement), moins agréable à entendre, sans doute, et plus difficilement compris, mais qui reste pourtant du premier le complément indispensable... » (p. 113). Quelque part, sur les bords de l'Allier, nous avons déjà entendu cela...

Il est aussi délicat de suivre M. Gide dans l'approbation sans réserve qu'il accorde à Montherlant : « Je vois en lui, écrit-il, un excellent exemple d'antichristianisme non goethien » (p. 223). Ce qui est son droit, mais qui ne cadre guère alors avec le jugement contraire porté sur le régime soviétique, à qui il fait le grief de pratiquer un héroïsme sans âme, d'être plus accessible à la théorie qu'à l'amour. (p. 227).

Mais ce n'est pas sur des phrases détachées, en séparant de leur contexte des appréciations que l'on peut saisir la pensée de M. Gide. Disons la vérité : telle qu'elle apparaît, livrée à une presse contrôlée par l'ennemi, cette pensée était somme toute libre, voire courageuse. Ce qui peut choquer, c'est moins l'expression que le ton à dessin nonchalant, indifférent, détaché de cette vie.

« Que l'importance ne soit pas dans les choses, mais dans ton

regard », dit ailleurs M. Gide. Nous comprenons bien que M. Gide n'ait pas mis l'importance dans les « choses », puisque jamais il ne l'a mise, mais nous ne sommes pas tout à fait sûrs qu'elle soit dans son « regard », et c'est ce qui est plus grave, en un temps où, comme il le reconnaît, « il a bien dû se passer quelque chose ».

Un certain passage des « Faux Monnaieurs » dit :

« Une sorte de tragique a jusqu'à présent, me semble-t-il, échappé presque à la littérature... Transporter le drame sur le plan moral, c'était pourtant l'effort du Christianisme... Le tragique moral — qui, par exemple, fait si formidable la parole évangélique — si le sel perd sa saveur, avec quel la lui rendra-t-on ? C'est ce tragique-là qui m'importe ».

C'est le Gide qui a prononcé de telles paroles qui nous importent. Et M. Gide a-t-il conformé à ce Gide-là, senti le tragique évident de notre époque ? Et toute cette guerre, les sacrifices sans fin des jeunes hom-

mes, l'abandon volontaire de leurs nourritures terrestres et d'eux-mêmes ne sont-ils pas accomplis pour rendre sa saveur à un vieux monde fade et incolore ? Est-ce que le combat que nous menons n'a pas été précisément le renoncement absolu à une actualité faite d'acceptation et de renoncement, le retour à un « tragique » oublié ? Nous ne nous battons pas pour une liberté anonyme, ni une victoire sans visage. Notre liberté n'est pas un butin. Elle naît et prend forme dans la lutte d'aujourd'hui. « C'est aujourd'hui que tu seras en Paradis », a dit le Christ au bon larron, et M. Gide, qui aime l'exagère, se méprendra pas sur cette parole presque goethienne : « C'est de tes souffrances présentes que dépend ton éternité, bien plus, ton mode de survie ». C'est de notre combat actuel que dépendent notre dernière chance de liberté, notre dernier espoir de durée, la « saveur » même du monde futur...

Jacques BEAUCE.